

Des gens qui dansent

Entretien réalisé par Claude-Henri Buffard (décembre 2005)

Claude-Henri Buffard : Peut-on dire que « 99 duos », « Trois générations » et la nouvelle création « Des gens qui dansent » forment un triptyque ?

Jean-Claude Gallotta : Dans ces trois pièces, il s'agit de poser un regard sur les gens mais avec une focale à chaque fois un peu différente. « 99 duos » jouait avec le plan large et quelques gros plans, « Trois générations » était plutôt un plan moyen, « Des gens qui dansent » se présente davantage, mais seulement bien sûr, comme une succession de plans rapprochés. Aux trois générations présentées séparément succède un groupe plus indistinct de danseurs, jeunes et moins jeunes, ensembles sur la scène, réunis en une sorte de chœur. Un chœur, ou si l'on préfère un concentré d'humanité. Ou encore, tout simplement, une famille.

C-H. B : Cette façon de mêler sur scène danseurs professionnels et « gens » n'est donc pas chez toi une simple idée de spectacle. En quoi cette sorte de melting pot t'est nécessaire aujourd'hui pour raconter le monde ?

JCG : Je précise d'abord que pour moi il n'y a pas d'un côté des danseurs professionnels et de l'autre les gens. Ce qui m'intéresse c'est de montrer « la personne », d'aller chercher sous le danseur, quelque soit sa technique, ou son absence de technique chorégraphique. Face au chaos du monde, il y a je crois une alternative pour l'artiste à celle qui consiste à proposer une surenchère ou au contraire à considérer la scène comme un refuge à l'écart des tracés du monde. J'aimerais faire en sorte que la scène soit autre chose, une sorte de poche de résistance, où on essaie d'y voir clair, avec les armes -les corps- dont on dispose: un peu d'espace, un peu de pensée, un peu de poésie.

C-H. B : Comment alors se construit « Des gens qui dansent » ?

JCG : Il s'agit d'un entrelacement entre moments choraux et d'autres plus intimes, un enchaînement de courtes histoires, belles et désespérées parfois, voire drôles. Des chroniques. Peut-on dire qu'il s'agit de tranches de vie? Ou de fragments de journaux intimes ? Avec une mère et sa fille, un vieil écrivain mourant, un homme venu de nulle part, un petit chaperon rouge, quelques loups, une danseuse sur talons hauts, deux barytons joyeux... On y verra aussi le chorégraphe se questionner sur le « comment faire? », façon de parler de la puissance et de l'impuissance de celui qui fait acte de création. Non pas par artifice de construction mais pour renvoyer à cette inquiétude latente, partagée par beaucoup je crois, à chaque nouveau spectacle: sais-je encore chorégraphe? Mais comment je fais d'habitude? Ai-je seulement des habitudes en la matière? Une façon également de ne pas se laisser griser par son savoir-faire.

C-H. B : Après Trois Générations, dont il faut rappeler que le ballet se donnait dans la boîte noire de la scène totalement nue, dans des à-peine-costumes, noirs aussi, et un seul effet de lumière, vas-tu vers toujours plus de radicalité, vers le dépouillement ?

JCG : J'appellerais ça la simplicité. Ça ne veut pas dire austérité. La simplicité, et ça rejoint ce que nous disions au début sur le rapport au spectaculaire, ce n'est pas refuser les outils de la modernité, ce n'est pas rejeter la technologie, c'est s'en servir sans se laisser contaminer par l'esthétique qui va avec, qu'on essaie de nous « fourguer » avec, si je peux parler comme ça. Il y aura des images dans Des Gens qui dansent mais je les utiliserai comme je l'ai fait dans mes spectacles précédents, en les intégrant le plus possible au rythme, à la matière même de la scène, pour qu'elles ne se fassent pas remarquer, qu'elles paraissent appartenir au même monde que celui des danseurs.